

Lorino Philippe (2007) "L'intuition peircienne de la médiation aux sources du pragmatisme ou : il faut ruser avec le monde...", *Le Libellio d'Aegis*, volume 3, n° 4, Numéro Spécial, novembre, pp. 34-41

PRAGMATISME ET RECHERCHE SUR LES ORGANISATIONS

Sommaire

1

Présentation du numéro

H. Dumez

3

Théorie pragmatiste de l'enquête et construction du sens des situations

B. Journé

9

Comprendre l'étude de cas à partir du *Comment nous pensons* de Dewey

H. Dumez

18

Un contre modèle de l'action : l'expérience selon Dewey

H. Dumez

24

Sur les aspects logiques de l'interprétation des signes chez Peirce et Eco

D. Bayart

34

L'intuition peircienne de la médiation aux sources du pragmatisme
ou : il faut ruser avec le monde...

Philippe Lorino

41

La créativité de l'agir et l'analyse de l'action située

H. Dumez

46

Prochain séminaire AEGIS

Les autres articles de ce numéro & des numéros antérieurs sont téléchargeables à l'adresse :

<http://crg.polytechnique.fr/v2/aegis.html#libellio>

L'intuition peircienne de la médiation aux sources du pragmatisme ou : il faut ruser avec le monde...

Les chercheurs engagés dans l'étude des organisations parlent volontiers aujourd'hui de « tournant vers les pratiques » (« practice turn ») ou de « tournant sémiotique » (« semiotic turn ») de leurs recherches. Or le pragmatisme américain de Peirce, James, Dewey et Mead est l'un des (rares ?) courants de pensée susceptibles de fournir les éléments d'une base théorique robuste à ces nouvelles orientations. Malheureusement, l'accès aux auteurs pragmatistes n'est pas toujours aisé. Leur pensée est complexe et exige l'acquisition d'un certain nombre de concepts clés, tels que « signe », « habitude », « médiation », « transaction », « enquête », « Self », « interprétant ». Sans doute pour partie du fait de leur souci de rigueur et de précision, ils ont souvent un style sinueux, redondant et abstrait. Les discours simples et accessibles inspirés par le pragmatisme font quelque peu défaut – ce qui peut être interprété comme un inconvénient, ou au contraire comme un signal rassurant de leur résistance aux modes... si l'on s'en rapporte à la célèbre observation de Tocqueville selon laquelle « une idée fautive, mais claire et précise, aura toujours plus de puissance dans le monde qu'une idée vraie, mais complexe » (Tocqueville, 1986, partie I, Ch. 8, p.171)...

Peu satisfait néanmoins de cet état de fait, je tenterai dans ce texte de fournir une contribution aussi simple que possible sur l'auteur qui est sans doute le plus fondamental mais aussi le plus complexe des pragmatistes, Charles Sanders Peirce (Peirce), en m'imposant deux contraintes : limiter mon propos à un seul concept, jouant un rôle central dans la pensée peircienne ; choisir un concept qui n'éclaire pas l'oeuvre du seul Peirce, mais qui puisse plutôt constituer un fil conducteur pour l'ensemble de l'école pragmatiste, ou du moins des quatre pères fondateurs du « premier pragmatisme » cités plus haut.

Le concept de *médiation*, médiation de l'action, médiation de la pensée, médiation de l'interprétation, me semble tout indiqué pour cette tentative. Les recherches sur les organisations se réfèrent parfois au pragmatisme de Dewey ou Mead, recourant par exemple aux concepts de transaction, d'enquête ou de Self. Elles recourent parfois à la sémiotique saussurienne ou structuraliste. Mais elles se réfèrent rarement à la sémiotique et au pragmatisme en même temps – donc rarement à la sémiotique pragmatiste, comme si les deux courants d'inspiration, pragmatisme et sémiotique, étaient déconnectés. Or le père du pragmatisme, Peirce, est aussi le père de la sémiotique, et cette conjonction n'est absolument pas le fruit du hasard : la théorie du signe de Peirce joue un rôle fondateur dans la philosophie pragmatiste, même si Dewey et Mead en font usage sans nécessairement la rappeler de manière explicite. La théorie du signe, et l'idée de médiation qui en constitue un élément pivot, devaient

d'ailleurs être dans l'air du temps, car on retrouve des théories proches à peu près contemporaines dans la philosophie allemande, avec la théorie des formes symboliques de Cassirer (Cassirer, 1923-1955), et dans la psychologie russe, avec la théorie de l'activité médiatisée de Vygotski (Vygotski, 1997). La notion de médiation traverse ainsi, non seulement l'ensemble des travaux des pragmatistes, mais aussi les textes de Cassirer, Vygotski, Leont'ev, et des auteurs qui s'en sont inspirés depuis.

Pour respecter l'impératif de simplicité posé au début de ce texte, je proposerai ici une approche non technique du concept de médiation. Après l'avoir défini rapidement et de manière aussi imagée que possible, j'évoquerai ce qu'il n'est pas. En effet, si la notion de médiation offre une excellente porte d'entrée au pragmatisme, elle est en même temps source de fréquents malentendus. Enfin j'essaierai de montrer en quoi elle donne accès à de nombreuses pistes de recherche et peut constituer en quelque sorte une plaque tournante des thèses pragmatistes, et au-delà, une plaque tournante de la recherche sur les organisations.

A la source de la pensée de Peirce on trouve une idée clé : la pensée est une pensée par signes. Pour Peirce en effet, on ne peut penser le monde, ou plus concrètement les situations, qu'en associant aux objets, non une désignation symbolique unique, un étiquetage, en somme, mais des couples de signes. C'est de la rencontre entre l'objet et les deux signes qui lui sont associés (le *representamen* et l'interprétant) que naît la signification. Par exemple, si j'indique que cet objet devant moi est « une table », ma déclaration n'a de signification que par le fait que le mot « table » - le *representamen* - est associé à un autre signe, le concept de table – l'interprétant - et réciproquement. En employant le mot, je fais émerger le concept ; en mobilisant mentalement le concept, j'appelle le mot, et le couple mot-concept me permet de qualifier l'objet de manière utile (par exemple, je vais pouvoir utiliser cet objet singulier comme on utilise une table). Autre exemple : si le matin à mon bureau je juge que mon collègue « a la mine des mauvais jours », j'associe à la physionomie précise et singulière qu'il a ce matin, d'une part, une catégorie générique de physionomies (les « mines-des-mauvais-jours »), d'autre part l'idée qu'il est de mauvaise humeur ou qu'il a des problèmes. Le vocabulaire de Peirce a varié au fil du temps, le mot « signe » désignant tour à tour la triade des trois éléments constitutifs d'une interprétation (objet-representamen-interprétant) et plus particulièrement l'un des trois éléments (celui qu'il désigne par ailleurs par le terme « *representamen* » : ce qui représente, ce qui est mis à la place de ... pour...¹).

La position de Peirce est un *sémiotisme radical* : la pensée n'est que maniement de signes. La pensée ne présente pas d'antériorité logique par rapport au maniement de signes. Il serait donc erroné de dire que « la pensée produit des signes et leur maniement ». Il n'y a pas de pensée « en soi » : l'oignon n'a pas de noyau... Ce sont les pelures successives qui font l'oignon, la pensée n'est constituée que d'interprétations et de signes, maniés successivement, comme les pelures de l'oignon. Ceci ne veut pas dire qu'elle n'a pas de « réalité », au contraire : elle produit de la compréhension et de l'efficacité pratique, elle peut transformer le monde, elle est donc on ne peut plus réelle, mais sa réalité n'exige aucun « noyau » de pensée qui soit indépendant des signes dans lesquels elle s'exprime et peut se développer. La pensée est cascade de signe en signe, renvoi d'un signe à un autre, à propos d'un objet donné, ce que Peirce appelle « *sémiosie* ». La *sémiosie* aboutit à ce signe particulier que constitue l'action : l'action « sur » l'objet, ou « avec » l'objet, ou « à propos » de l'objet... C'est cet aboutissement à l'action, ou plus exactement au changement dans les modes d'action habi-

tuels (les « habitudes », dans le vocabulaire pragmatiste, à ne pas confondre avec des routines), qui fonde la réalité de la pensée, sa « présence au monde ».

En effet, l'homme pense toujours dans des situations qu'il faut, d'une manière ou d'une autre, transformer. Le mot « transformation » doit être pris ici dans un sens large : la transformation n'est pas nécessairement matérielle ; comprendre et expliquer une situation est une manière de la transformer, par exemple. A l'opposé du penseur de Descartes, situé hors du monde dans la tour d'ivoire solitaire et splendide de ses méditations, l'homme peircien, fût-il naufragé sur une île déserte, est toujours plongé dans le tourbillon agissant du monde. C'est la raison pour laquelle la pensée est triadique et associe aux objets deux types de signes différents (le mot « table » et le concept de table ; la catégorie « mines-des-mauvais-jours » et la catégorie des humeurs agressives ou déprimées du collègue) : la pensée n'est pas engagée dans une sorte d'activité de « labellisation » gratuite et statique, consistant à mettre des noms sur des choses, elle est engagée dans une dynamique permanente de transformation – ne serait-ce que pour survivre – et manie des signes pointant sur d'autres signes *pour avancer*. Elle fait surgir de la différence entre les signes une signification qui sert de « moteur » à la chaîne interprétative. Lorsque, au cours d'une partie de campagne, un pique-niqueur avise une pierre plate et s'exclame : « ça, c'est une table », son emploi du mot table permet de transformer la situation, non par la seule désignation par le mot « table », mais par la mobilisation collective du *concept* de table que permet l'emploi du mot et son application à la pierre plate sur laquelle les pique-niqueurs vont pouvoir poser les ustensiles du pique-nique. Réciproquement, lorsque deux personnes effectuent l'inventaire d'une maison, l'une dictant à l'autre les objets qu'elle recense, le fait qu'elle dicte « une table » fait évoluer la situation en complétant la liste. Cette fois, ce n'est pas le concept de table qui est appelé par le mot, mais l'inverse, le mot « table » qui est appelé par le concept : la personne qui le prononce convertit le concept de table, associé dans son esprit à l'observation du meuble correspondant, en une désignation verbale qui est inscriptible dans l'inventaire en cours de réalisation et le complète. On le voit sur cet exemple : aucun signe n'est, par essence, représentamen ou interprétant. Les rôles sont échangeables. Dans un cas, le mot « table » est représentamen et le concept est interprétant, dans l'autre cas, c'est l'inverse, selon les dynamiques d'action dans lesquelles mot et concept sont engagés.

C'est parce que le monde est infiniment complexe qu'on ne peut l'aborder, en quelque sorte, que par des détours signifiants : *il faut ruser avec le monde*. De fait, la pensée consiste en cela : ruser avec le monde, et la ruse de la pensée, c'est le maniement des signes. Le monde résiste. Il maintient toujours une certaine extériorité par rapport à la pensée – c'est d'ailleurs le permanent défi ainsi lancé à la pensée qui permet à celle-ci de se relancer en permanence. Le monde est difficile à saisir et réserve toujours la possibilité d'étonner. L'étonnement appelle de nouvelles cascades de signes, de nouvelles sémioses : c'est l'étonnement qui fait connaître. On peut ainsi parler d'un « réalisme » de Peirce : son sémiotisme radical, clairement opposé au positivisme, n'est en aucun cas un constructivisme radical. La signification (*meaning*) ne peut être, en dernier ressort, qu'un changement dans la manière d'agir (là encore, rappelons-le, la notion d'« agir » doit être prise dans un sens large : agir, c'est transformer la situation, fût-ce de manière purement mentale), donc, un changement dans la manière de transformer le monde. En dehors de cette référence dynamique à l'action sur le monde, il n'y a que des signes intermédiaires, les maillons d'une sémosie « rebondissante »... L'insertion pratique dans un monde « résistant » est fondamentale.

On l'aura déjà pressenti : la notion de médiation est au coeur de cette théorie sémiotique de la pensée. Toute forme de pensée étant maniement de signes, elle est interprétation, traduction *de... par... pour...* : interprétation *de* la pierre *par* le mot « table » *pour* mobiliser pratiquement le concept de table (donc, poser les objets du pique-nique sur la pierre) ; interprétation *de* ce meuble *par* le concept de table *pour* mobiliser pratiquement le mot « table » dans un inventaire (donc, dicter « table » au collègue qui rédige la liste d'inventaire). Le chiffre « trois » est au coeur de cette approche : non une séquence, au sens d'un enchaînement dialectique thèse-antithèse-synthèse, où la thèse précéderait l'antithèse qui, elle-même, serait suivie de la synthèse. Non, les trois éléments sémiotiques se donnent simultanément dans la pensée : sans la pierre plate, pas de formulation du mot « table », pas de concept de table mobilisable dans la situation ; sans le mot « table », pas de possibilité de donner une signification à la pierre en mobilisant un concept à son sujet ; sans concept, pas de mot, pas de signification. Les trois éléments constituent un tout. La pensée est donc médiatisée par essence : pas plus que « la pensée ne produit des signes », elle ne « produit des médiations », elle est médiation. *Penser, c'est médiatiser, c'est-à-dire représenter un objet par un signe pour « évoquer » un autre signe*, au sens premier du verbe « évoquer », celui d'« appeler, faire venir ». Par succession de telles « évocations », la pensée dégage une signification de son objet, c'est-à-dire une transformation du mode d'agir habituel qui lui est associé.

Cette notion de médiation est d'un usage permanent mais souvent implicite chez Dewey et Mead. L'usage elliptique de la notion ne va pas sans produire parfois des incompréhensions majeures chez les lecteurs de Dewey et Mead peu familiers de la pensée de Peirce. De nombreuses lectures de la notion de médiation s'écartant du concept peircien initial peuvent ainsi engendrer des distorsions significatives dans l'interprétation des auteurs pragmatistes. On s'attachera ici à signaler quelques-unes de ces fausses pistes : la piste psychologue, la piste logiciste, la piste structuraliste et la piste dialectique.

Le concept de médiation chez les pragmatistes *n'est pas un concept psychologique*. La médiation se joue dans le jeu des signes et des significations, non dans la manière dont le cerveau d'un sujet construit les signes et les interprète. Ce n'est le souci ni de Peirce ni de Dewey – le cas de Mead est plus complexe – de plonger dans les profondeurs du psychisme humain. Plus que psychologique, leur préoccupation est épistémologique, d'une épistémologie située dans les contextes d'action. L'« interprétant », par exemple, est un signe et non un sujet pensant, comme certains lecteurs ont pu le croire parfois. Cela relativise les débats qu'on peut avoir sur le caractère subjectiviste ou individualiste des approches pragmatistes : tant Peirce que Dewey ont, *par ailleurs*, insisté sur la nature sociale et historique du signe et sur l'importance des communautés pour mener la sémiotique à bien (Peirce, par exemple, cherche à reconstruire une sorte de notion de « vérité » dans la construction d'un accord au sein d'une communauté scientifique). Tous deux ont recours à la notion de « communauté d'enquête » pour rendre compte des fonctionnements collectifs, dans le cadre d'une démarche de recherche ou d'une démarche pédagogique. Mais le concept de « médiation » ne se situe pas au niveau d'une philosophie du sujet ni du débat « individu-collectif ». Comme on le verra plus loin, il peut même constituer un outil pour dépasser les termes de ce débat en ouvrant la voie à la théorie du dialogisme.

De manière à peu près symétrique à la dérive psychologue, se fait parfois jour une lecture logiciste du concept de médiation. Comme l'observe Joseph Chenu, « le signe est la relation d'un représentamen à son objet par la médiation d'un interprétant.

L'interprétant est une médiation », mais « considérée comme une idée purement logique, la médiation n'est qu'une idée générale, un concept qui s'intercale objectivement entre deux autres concepts. » Chez Peirce, « *il faut passer de l'idée abstraite à la médiation comme acte*. Il faut distinguer, par exemple, dans une démonstration géométrique, entre une égalité intermédiaire qui permet d'affirmer l'égalité de deux extrêmes, et la construction, médiation en acte, grâce à laquelle il est possible d'observer ces égalités » (souligné par nous) (Chenu, 1984, p. 81). On pourrait suggérer qu'en Anglais, le concept peircien de « médiation » serait mieux évoqué par le gérondif « mediating » que par le substantif « mediation », même si Peirce a personnellement utilisé ce dernier terme. On retrouve ici cette double idée de dynamique et d'engagement dans l'action. La médiation n'est pas un terme intermédiaire posé statiquement dans une proposition logique, par exemple le moyen terme d'un syllogisme, mais c'est *l'acte* d'évoquer un interprétant à l'aide d'un représentant.

Proches de la vision logiciste, les lectures structuralistes de la notion de médiation l'inscrivent dans une perspective purement textuelle. La médiation devient une fonction logique ou linguistique inhérente au fonctionnement d'un texte ou d'un discours, par exemple une fonction spécifique dans le développement d'un récit, un opérateur discursif du récit. L'approche structuraliste fait donc abstraction du caractère situé de l'interprétation ou de l'action dans laquelle la médiation prend effet. Le couple objet / signification se trouve autonomisé de toute référence à un contexte d'action. Les « actants » greimassiens (Greimas, 1986), les « objets frontières » (Star et Griesemer, 1989), les actants des réseaux hybrides de Callon et Latour participent peu ou prou de cette vision autonomisée des opérateurs dans une structure, qu'on l'appelle narration, réseau, champ. Si l'on prend l'exemple des pratiques narratives, de manière schématique, les approches structuralistes s'intéressent aux structures du récit et à la manière intrinsèque dont se construisent les significations, là où, dans le sillage de Peirce, les approches pragmatistes ne sépareraient pas le récit de la narration comme action, du *processus* narratif, et s'intéresseraient au premier chef, par exemple, à la réception active par le lecteur ou l'auditeur et le rapport dynamique de dialogue qui s'établit entre narrateur et récepteur. C'est d'ailleurs un continuateur de l'œuvre sémiotique de Peirce, Umberto Eco, qui développe l'analyse du « rôle du lecteur » dans la construction du sens d'un texte (Eco, 1979).

Enfin, on l'a déjà signalé plus haut, la médiation peircienne n'est pas une médiation dialectique : ce n'est pas, ou pas nécessairement, la contradiction d'un fait par un autre fait dans une perspective historique. L'élément de contradiction n'est certes pas absent de la pensée pragmatiste : la construction de connaissances nouvelles, sous la forme de nouvelles hypothèses, est déclenchée selon Peirce par le doute, la surprise, la mise en échec d'un mode d'action habituel. C'est la théorie de « l'abduction ». A un autre niveau, Dewey évoque les controverses inhérentes à l'enquête et l'importance de disposer d'une pluralité d'hypothèses et d'alternatives. Mais on est effectivement plus dans un contexte de controverses, de pluralité, que du déroulement d'un mouvement dialectique presque fatal, une sorte d'automatisme historique de la contradiction et de la synthèse.

Pourquoi s'intéresser autant au concept pragmatiste de médiation ? Parce qu'il est susceptible de fournir aux chercheurs qui se penchent sur les organisations un outil efficace pour remettre en cause les nombreux dualismes qui entravent souvent le développement de la pensée, tels que, par exemple, les dualismes pensée / action, conception / exécution, positivisme / constructivisme, individuel / collectif, individua-

lisme / holisme, sujet / objet... On citera trois exemples du rôle que peut jouer le concept de médiation dans cette entreprise de dépassement des dualismes :

- le dépassement du dualisme pensée / action à travers le concept d'enquête ;
- le dépassement du dualisme individuel / collectif à travers le concept de dialogisme ;
- le dépassement du dualisme positivisme / constructivisme à travers un interprétativisme sémiotique.

Dewey (1938/1967, p.169) définit l'enquête comme « transformation contrôlée ou dirigée d'une situation indéterminée en une situation qui est si déterminée en ses distinctions et relations constitutives qu'elle convertit les éléments de la situation originale en un tout unifié ». En somme, l'enquête est le processus de reconstruction des modes d'action habituels lorsque ceux-ci sont remis en cause. Il se peut qu'ils aient été mis en échec, ou qu'ils fassent simplement l'objet de doutes. Dans cette définition, les termes « transformation » et « situation » sont essentiels, car ils pointent sur un processus qui mêle pensée (donc maniement de signes) et action (donc transformation d'objets). Parvenir à un « tout unifié » exige de reconstruire la compréhension de la situation, mise à mal dans la situation initiale, décrite comme « indéterminée ». Mais cette compréhension de la situation se construit en transformant la situation : comprendre et transformer, penser et agir, vont ensemble. Loin de la vision cartésienne du sujet qui « médite sur le monde » en s'en isolant, la pensée s'identifie ici à la transformation « intelligente », réfléchie (« contrôlée », « dirigée ») de la situation. La réflexivité – transformer tout en interprétant la transformation, agir tout en pensant l'action - constitue donc une composante essentielle de l'enquête. Or la réflexivité de l'enquête découle directement du concept de médiation. La médiation permet de mettre l'expérience immédiate à distance, en la transformant en signes manipulables par des opérations de pensée. Elle fait de l'expérience un objet de pensée et de discours : les acteurs peuvent penser leur propre expérience et en débattre entre eux, à travers sa représentation en signes. La médiation ouvre ainsi la voie à la réflexivité. Les actes engagés dans l'enquête font l'objet d'interprétations en commentaires discursifs, en mesures chiffrées, en descriptions graphiques ou narratives, qui se renvoient les uns aux autres dans des chaînes interprétatives, des « sémioses », qui aboutissent à la production de nouveaux actes. Par la vertu de la médiation, l'enquête peut ainsi s'élaborer comme imbrication étroite d'action et de raisonnement sur l'action.

La médiation ouvre également la voie au dialogisme. Comme on vient de le noter, elle permet de faire de l'expérience un objet de pensée et de discours. Les divers acteurs engagés dans une expérience collective peuvent ainsi interagir en permanence, via l'échange et la manipulation de signes. Le maniement des signes se présente ainsi comme collectif, ou plus précisément dialogique. Chaque acteur se réfère à une situation – et aux objets qu'elle met en jeu - qu'il partage partiellement avec les autres acteurs, comme un « horizon commun ». Les interprétants médiateurs qui lui permettent de produire des signes et de communiquer avec ses partenaires intègrent notamment l'histoire de leur relation, la connaissance de leurs actes passés et l'anticipation de leurs actes futurs. En d'autres termes, la production sémiotique de chaque acteur porte la trace de ceux à qui elle est adressée tout autant que la trace de son auteur. Les significations – donc la transformation des habitudes d'action - se construisent ainsi dans et par l'interaction et portent la trace, à la source même de l'activité interprétative, de la pluralité des voix qui s'expriment. Chaque acte, chaque dis-

cours, porte en quelque sorte à sa source même la trace du collectif, la trace de l'autre. Cette dimension n'est pas présente dans les travaux de Peirce, mais le concept de médiation prépare l'entrée en scène des idées de dialogisme, d'intertextualité et de polyphonie. Une vision purement subjectiviste de l'organisation imposerait l'évidence d'individus confrontés au défi de leur coordination, la pensée « précédant » en quelque sorte l'interaction. Elle militerait pour l'individualisme méthodologique. Une vision purement objectiviste de l'organisation imposerait l'évidence du contexte, des techniques et des langages partagés, la dimension organisationnelle déterminant alors les actes individuels. Elle militerait pour le holisme méthodologique. La construction dialogique du sens ne se joue ni au niveau des individus et de leur psychisme, ni au niveau des outils et des codes, mais au niveau de la médiation sémiotique et des contenus de signification. Le « dialogisme méthodologique », qui pose de redoutables exigences au chercheur dans l'agencement de ses propres interactions avec les acteurs étudiés, se présente ainsi comme une alternative à l'individualisme et au holisme et une manière de dépasser leur opposition.

Enfin, le concept de médiation ouvre des voies pour dépasser la sempiternelle opposition entre épistémologies positivistes et épistémologies constructivistes. La théorie sémiotique de Peirce se pose évidemment en critique radicale des épistémologies positivistes. Le positivisme promeut une vision représentationnelle de la connaissance – dans le sens dualiste du mot « représentation » : non pas représentation *de... par... pour...*, mais représentation *de (l'objet)... par (l'image)...* Une telle vision dualiste ne laisse évidemment pas de place à la médiation au sens pragmatiste. La médiation introduit le point de vue, l'intentionnalité, la dynamique du projet. L'image de l'oignon est éloquent à cet égard : les sémosies ne sont que des enchaînements d'interprétation ; elles ne peuvent viser à cerner au plus près un noyau de réalité, puisque ce noyau n'existe pas, d'un point de vue épistémologique. Inversement, comme on l'a observé plus haut, le sémiotisme radical de Peirce n'est pas un constructivisme radical. Le jeu de la sémosie, les cascades rebondissantes de signes, débouchent sur l'habitude d'action, sur les pratiques, et sur leur transformation. Les pratiques sont une confrontation avec un monde extérieur résistant : elles peuvent mettre l'interprétation en échec et relancer ainsi une nouvelle enquête (quelques pelures supplémentaires dans l'oignon...). Le concept de médiation conduit donc à réfuter tout autant les épistémologies positivistes et les épistémologies constructivistes, pour promouvoir une épistémologie « sémiotique », *une épistémologie de la construction de significations dans l'action*. Le signe a certes une objectivité (le mot, le dessin, le geste, sont des objets). Cette objectivité résiste au raisonnement des acteurs : le signe n'est pas infiniment malléable. Mais son objectivité ne détermine ni sa signification, qui se construit dynamiquement en situation, ni son impact sur les habitudes d'action. Il offre « du grain à moudre » à la subjectivité des acteurs. La connaissance ne peut donc se construire que dans cet « ailleurs », ni objectif, ni subjectif, de la sémosie, de la compréhension et de la signification.

Le concept pragmatiste de médiation nous met ainsi sur des voies originales, tant en ce qui concerne l'épistémologie que la méthodologie de recherche : enquête engagée dans l'action, de nature dialogique (notamment par le dialogue entre chercheurs et acteurs de la situation), orientée vers la transformation des pratiques et validée par cette transformation, soumise à des jugements évaluatifs, tirant sa substance des médiations sémiotiques auxquelles elle donne lieu plutôt que d'une vérité utopique... Pour une large part, ces voies épistémologiques et méthodologiques proposées à la recherche sur les organisations restent à préciser et à formuler. Le concept de médiation est encore porteur de nombreuses promesses... à tenir.

Références

- Cassirer, Ernst (1923/1955), *Philosophy of Symbolic Forms, Vol. I, Language*, New Haven : Yale University Press.
- Chenu, Joseph (1984), 'Essai introductif', in Ch. S. Peirce, *Textes anticartésiens, Présentation et traduction de Joseph Chenu*. Paris : Aubier.
- Dewey, John (1938/1967), *Logique : la théorie de l'enquête*, Paris : PUF.
- Eco, Umberto (1979), *The Role of the Reader*, Bloomington (Ind) : Indiana University Press.
- Greimas, Algirdas J. (1986), *Sémantique structurale*. Paris : P.U.F.
- Peirce, Charles S. (1958) *Collected Papers*. Cambridge (Mas) : Harvard University Press.
- Star, Susan L. et Griesemer, James R. (1989), « Institutional Ecology, 'Translations,' and Boundary Objects: Amateurs and Professionals in Berkeley's Museum of Vertebrate Zoology, 1907 - 1939 », *Social Studies of Science*, vol. 19, n° 3, pp. 387-420.
- Tocqueville, Alexis de (1835, 1986) *De la Démocratie en Amérique*. Paris : Robert Laffont – Bouquins
- Vygotski, Lev Semenovitch (1997), *Pensée et langage*, Paris : La Dispute ■

Philippe LORINO
ESSEC

1. Peirce écrit précisément : « Un Signe, ou *Representamen*, est un Premier qui entretient une relation triadique authentique avec un Second, appelé son *Objet*, de telle sorte qu'il détermine la même relation triadique entre un Troisième, appelé son *Interprétant*, avec ce même Objet. La relation triadique est authentique, c. à d. qu'elle lie ses trois membres d'une manière qui ne peut en aucun cas consister en une combinaison de relations dyadiques. »